

JEAN REUCHLIN

DE P F O R Z H E I M

DOCTEUR EN LANGUE LATINE

LE VERBE QUI FAIT  
DES MERVEILLES

LIVRE I

CHAPITRE PREMIER

SIDONIUS RACONTE SES PROPRES ORIGINES,  
PUIS CELLES DES HABITANTS DE PFORZHEIM.  
SELON LUI, LES RÉGIONS RUDES ET MONTAGNEUSES PEUVENT  
DONNER NAISSANCE À UNE RACE EXCELLENTE.

– Si parmi toutes les choses qui font partie de la nature humaine, ô mon cher Baruchias, et toi Capnion, vous qui êtes l’un et l’autre le terme et l’accomplissement de mon immense désir, et le lieu où mon admiration trouve enfin refuge, vous, les seuls devant qui il me plaît de parler sans appréhension quand vous m’y invitez et que vous êtes tout ouïe, si donc parmi toutes les choses une seule nous procure un plaisir incessant, c’est à coup sûr, je crois, rien d’autre que d’apprendre chaque jour des faits nouveaux et inconnus à nos sens, ou des choses déjà enregistrées ailleurs, à un autre moment, ou d’une autre manière, longtemps auparavant. Voilà ce qui a l’habitude d’attirer notre esprit avide de tout ce qui peut le charmer, toujours admiratif devant ce qu’on vient de lui montrer pour la première fois ; voilà ce qui lui fait désirer l’expérience et ce qui le pousse vers les entreprises, aussi ardues soient-elles.

C'est pourquoi je suis enclin à croire que non seulement la famille de mes ancêtres, manifestement séculaire, et dont aujourd'hui les connaissances universelles sont partout célèbres, mais aussi toute la ville de Sidon, d'où je tire mon nom et mon origine, et même ma patrie tout entière, s'engagèrent dans des activités qui, quoique agréables, n'en étaient pas moins ardues, incitées par le jour plaisant de tout ce qui est neuf, ou par l'aspect étonnant de ce qui est ancien.

Depuis toujours, en effet, les Phéniciens ont eu coutume de se consacrer, plus qu'on ne pourrait dire, à l'examen des diverses contrées et à la recherche de découvertes nouvelles. Ils furent les premiers à inventer, par leurs propres soins, l'alphabet, et ils transmirent ce bienfait aux Grecs qui, peut-être, ne se montrèrent pas ingrats. D'autre part, après avoir recherché soigneusement la science des nombres, ils mesurèrent terres et cieux. Ils furent aussi de grands experts dans les arts de la nature et de la guerre. Enfin, toujours ce peuple « observait les mœurs et les villes de beaucoup d'hommes »<sup>35</sup>, ce qui valut à cette partie de la terre la plus grande gloire et la plus grande renommée.

[p. 876]

Pardonnez-moi si je couvre peut-être d'un peu trop de louanges mes propres ancêtres. Je me laisse emporter par l'amour de ma patrie, mais ce n'en est pas moins la vérité qui s'impose ici. Car même l'antique doctrine des atomes fut d'abord celle d'un de mes compatriotes d'antan, un Sidonien appelé Mochus, qui vécut avant la guerre de Troie<sup>36</sup>. Je le dis afin que vous sachiez à quel point, par leur zèle infatigable, par leur génie et par leurs multiples recherches, les Phéniciens se sont avérés comme des précurseurs. Lucain même, plutôt historien que poète, ne l'ignore pas quand il chante :

Les Phéniciens, s'il faut en croire la tradition, furent les premiers à oser noter la parole, afin qu'elle durât, au moyen de figures encore grossières. Memphis ne savait pas encore comment assembler les papyrus du fleuve pour en faire des livres; ce n'est que sculptés

35. Cf. Homère, *Odyssée*, I, 3.

36. Cette guerre se serait déroulée vers 1200 avant J.-C. On attribue généralement l'atomisme aux philosophes grecs Leucippe et Démocrite (V<sup>e</sup> siècle et début IV<sup>e</sup> siècle).

dans la pierre que les oiseaux, les bêtes sauvages et les autres êtres vivants conservaient la langue des magiciens<sup>37</sup>.

Quant à moi, désireux d'atteindre leurs titres de gloire et de suivre leurs traces – mû par une chose bien naturelle : le sang ancestral qui coule dans mes veines –, je fais, depuis de longues années déjà, de nombreux voyages sur terre et sur mer, recherchant tous les maîtres qui excellent dans les discours et dans les arts, afin d'apprendre des uns ce qui se dit et de voir chez les autres ce qu'il faut faire. Je ne me suis pas contenté de ma seule patrie, ni même de tout le voisinage de Tripolis, qu'on appelle à juste titre la maîtresse de plusieurs arts, et mieux encore, de tous les arts, bien qu'à présent, des coutumes barbares commencent à la malmenner. Au contraire, je suis parti, je suis sorti, je me suis éloigné, je me suis élancé, toujours plus loin, au-delà du Liban et de la Syrie, pour parcourir plus de pays que Ménélas qui informa ses hôtes Télémaque et Pisistrate sur ses pérégrinations par les mots que voici :

Je souffris beaucoup, et affrontant depuis huit ans mille dangers sur mes navires, j'atteignis Chypre, puis la Phénicie et les champs d'Égypte ; ensuite, je traversai l'Éthiopie, Sidon, l'Érembie et la Libye, où paissent les animaux cornus et les brebis<sup>38</sup>.

Moi aussi, j'ai connu bien des difficultés tout au long de ce même voyage périlleux, jusqu'à ce qu'ayant quitté d'abord la Bretagne, puis la Gaule, je réussis en suivant le Rhin à parvenir en Germanie, pour vous voir l'un et l'autre et éprouver votre sagesse, non tant par la vue que par l'ouïe. Car voici comment il me plairait de retourner ce vers de Plaute : « Un seul témoin auriculaire vaut plus que dix oculaires »<sup>39</sup>, surtout s'il s'agit de rencontrer des philosophes tels que vous, et dont j'ai appris que partout la renommée les exalte.

37. Lucain, *Pharsale*, III, 220 à 224.

38. Homère, *Odyssée*, IV, 81 à 85.

39. Cf. Plaute, *Le Bourru*, 466 : « Un seul témoin oculaire vaut plus que dix auriculaires ».



Qu'il me soit permis de parler d'abord de toi, Capnion. J'avais appris, par ce qui est écrit dans plusieurs de tes livres et de tes tables, que ta patrie était Pforzheim, et je m'étonnais, bien plus souvent que d'aucune autre chose, que les forêts sauvages de la Souabe produisissent des philosophes à profusion. J'avais alors des compagnons qui s'adonnaient avec moi à l'étude des arts abstrus : ils répondaient que la chose n'était pas difficile à croire. Cette austérité, selon eux, pouvait donner naissance à une race excellente. Ils alléguaient l'exemple d'un prêtre de Ratisbonne, appelé en grec Polyphème, mais dont le nom natif était Albrecht, et le surnom le Grand<sup>40</sup>. Il l'avait emporté, semble-t-il, non seulement sur Aristote, mais aussi sur les autres grands sectateurs de la philosophie péripatéticienne, alors qu'il était né et qu'il avait été élevé en Souabe. J'avais constaté moi-même qu'il en était effectivement ainsi. Car j'avais déjà lu quelques livres remarquables de cet homme, rédigés en latin et traduits exceptionnellement en grec en raison de leur caractère particulièrement éminent. Enfin, mes compagnons avançaient, pour me convaincre, des arguments qui n'avaient rien de creux ni de fragile, à savoir que les gens de votre pays émigrent facilement vers d'autres régions, parce que la nourriture ici est peu abondante, l'agriculture difficile, et l'argent insuffisant. J'ajouterai moi-même que cette région ne saurait s'accoutumer à une abondance de marchandises. Voilà pourquoi les Souabes qui émigrent sont toujours excellemment et abondamment instruits, puisqu'ils doivent fuir des endroits stériles et s'exiler chaque fois vers ce qu'il y a de mieux.

Ainsi donc, la force de ton enseignement, de ton éloquence, de ton jugement, tu ne la dois pas à ton lieu d'origine, cette forêt que l'on appelait jadis « Bacènes » ou « Orcinie », et que l'on nomme aujourd'hui « Forêt-Noire ». Mais, comme les tiens me l'apprennent, la cause en est que tu as visité non seulement l'antique Lutèce, mais aussi presque toutes les écoles de la Gaule

40. Albrecht von Bollstädt, dit Albert le Grand, né en Souabe, devint évêque de Ratisbonne ; il était un des hommes les plus savants du XIII<sup>e</sup> siècle.



et de la Germanie, et quelques-unes de l'Italie, dont Rome, capitale des études. [p. 877]

Il me semble néanmoins que la particularité de la terre de Pforzheim contribue quelque peu au génie de ses natifs, comme il s'avère par le nombre énorme des hommes de lettres qui y sont nés. Car les qualités innées dépendent presque autant de la patrie que du père, si l'on en croit Porphyre<sup>41</sup>.

Voilà le discours bien long par lequel un étranger, un voyageur, s'efforce de parler de votre région. Mais pour que vous sachiez la longue étude que j'ai menée sur le lieu dont l'un de vous est originaire, et où l'autre a trouvé refuge, il sera bon, certainement, que je n'omette pas de vous informer de ce que j'ai découvert en Phénicie chez les auteurs les plus instruits de l'histoire ancienne.

Jadis, lors de la guerre, ou plutôt, lors de la bataille de Troie, le jeune Phorcys, c'est un fait établi, était le chef de l'armée phrygienne, comme en témoigne Homère dans son énumération des forces navales :

L'illustre Phorcys était le chef des Phrygiens, ainsi qu'Ascagne<sup>42</sup>.

Comme donc la fortune était contraire à la ville d'Ilion et provoquait sa chute, ceux qui avaient réussi à se sauver, les quelques survivants des innombrables victimes, se virent contraints de chercher une autre demeure, d'espérer un autre royaume. Aussi Énée, Ascagne, Phorcys compagnon de leurs périls, et la plupart des autres, gagnèrent-ils l'Italie. Ascagne fonda une ville au pied du mont Albain, et chacun se choisit une demeure<sup>43</sup>.

Quant au jeune Phorcys, fils d'Euryale, et petit-fils de l'ancien Phorcys qui fut jadis roi de Sardaigne et de Corse et qui, selon la tradition, fut vaincu par Atlas et noyé dans la mer, le jeune Phorcys, donc, traversa l'Italie et le pays des Insubriens, entra en Germanie, contourna le grand lac qui s'étire entre les sources du Danube et du Rhin, et alla, traversant des contrées

41. Cf. Porphyre, *L'Antre des nymphes*, 28.

42. Homère, *Iliade*, II, 862.

43. Cf. Tite-Live, *Histoire romaine*, I, 3, 3.



plus accueillantes et des plaines entourées de montagnes, en direction du soleil couchant. Là, il trouva un fleuve dont l'eau limpide regorgeait de poissons, et sur la rive, une petite cabane. Un vieillard s'y rendait d'un pas lent et faible, courbé par les années et s'appuyant lourdement sur un bâton. Lorsqu'il vit Phorcys, et toute cette foule qu'était sa famille, s'avancer dans cette forêt déserte, il fut terrifié et pensa rendre son dernier souffle. Phorcys lui demanda comment il appelait ce fleuve. Le vieillard répondit qu'il portait le nom d'« Énée »<sup>44</sup>. Alors, stupéfait d'entendre ce nom, Phorcys se tourna vers le fleuve, puis lui adressa ces mots :

Es-tu cet Énée qu'au Dardanien Anchise, la nourricière Vénus enfanta près de l'eau du Simois phrygien<sup>45</sup> ?

Ces vers, Virgile les a transposés plus tard dans son *Énéide*, car il se délectait des choses anciennes et venues d'ailleurs.

Phorcys accepta donc le présage et le sort qui lui dictaient, à lui étranger, de s'installer là, et il se mit à exhorter la foule de ses compagnons à ne pas mépriser le divin oracle qu'il avait reconnu dans le nom du chef troyen. Ceux qui, dit-il, avaient laissé Énée depuis longtemps loin derrière eux, voyaient à présent apparaître, de manière limpide, un second Énée. Par conséquent, le chef phrygien, pensant et agissant comme un roi, ordonna à tous, selon l'effort que chacun était apte à fournir, d'arracher partout les troncs d'arbres et de transformer cet endroit sauvage en un champ rural. En ce lieu et en peu de temps, il érigea une ville munie d'une citadelle, qu'il appela, selon son propre nom et celui de son grand-père, *Phorce* (« Pforzheim »)<sup>46</sup>. Voilà combien cet homme influent, vénérable, digne de tous les éloges et de tous les honneurs, chérissait Énée : il suffit qu'il entendit que le nom du fleuve était Énée pour qu'il décidât de s'y installer, comme auprès d'un monument éternel dédié à Énée le Troyen.

44. Aujourd'hui, « Enz ».

45. Virgile, *Énéide*, I, 617 et 618.

46. « Pforzheim » signifierait donc « demeure de Phorcys ».



Avec le temps, la petite famille devint un grand peuple, et les premières habitations trop étroites l'obligèrent à abattre les bois voisins, à labourer les champs, à ériger des villages et à bâtir des villes. Outre ces constructions à la fois rustiques et urbaines, Phorcys, dit-on, fonda dans ces régions nombre d'autres cités, et marqua chacune d'elles d'un nom emprunté tant à sa mère qu'à ses tantes maternelles, pour perpétuer le souvenir de sa famille. Le temps, qui dévore tout, a en partie effacé ces noms; l'arrogance barbare s'efforce de transformer les autres. Ce qui fut jadis Euryalée est devenu Aurelium; le Sthéno d'antan s'appelle à présent Stehin; Scylla se dit aujourd'hui Scell; l'antique Méduse a été transformée au siècle dernier en une nouvelle citadelle<sup>47</sup>. Voilà comment les Gorgones, filles de Phorcys, de grande renommée et dont la première mention remonte à des temps très reculés, se perpétuent pour toujours dans la mémoire des hommes; et cela ici même, sur cette glèbe fertile, dans cette ville sise en des lieux si amènes: c'est le sillon même où, Capnion, tu es né. Enfin, pour que longtemps la postérité conserve aussi le souvenir d'Ascagne, son ami et compagnon de voyage, Phorcys, ayant à l'esprit la ville dont celui-là même traça les contours au pied du mont Albain, se mit à élever une construction semblable qu'il appela du même nom, Albe-la-Longue. Ce nom a persisté jusqu'à nos jours, la ville se dresse à moins de deux bornes de Pforzheim. [p. 878]

47. Selon Hésiode, *Théogonie*, 270 à 278, Phorcys engendra les trois Gorgones Sthenno, Euryale et Méduse. Pour le pseudo-Apollodore, *Épitomé*, VII, 20, Apollonius de Rhodes, *Argonautiques*, IV, 828, et Stésichore (*cf. Poetae melici*, Teubner, 1914, 13 [14]), il est aussi le père de Scylla. Stehin s'assimile peut-être à l'actuel Königsbach-Stein, et Aurelium à Arlinger. Nous n'avons pas réussi à identifier les autres lieux que Reuchlin associe à Pforzheim.